Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 7

Artikel: Le vent en poupe
Autor: Goudin, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569422

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le vent en poupe

par André Goudin.

Comme chaque soir à la même heure, Michel pousse la porte de l'épicerie-buvette, son filet à la main, la cigarette aux lèvres.

L'épicerie était déserte, mais par l'ouverture décorée de saucisses espagnoles (sorte de trou dans le mur d'où l'on descendait, par trois marches, dans le bistrot enfumé) on entendait des rires, des gueulements, des jurons, de grasses saloperies : c'étaient des habitués, ouvriers de la S.N.C.F., qui déraillaient sur des verres de vin rouge, un vin épais du Maroc qui les faisait bien rigoler.

Lucette, l'épicière blonde et sans âge (elle était un peu folle depuis que son mari suivait des cours de danse . . .) venait de se précipiter, attirée par le bruit aigrelet de la sonnette. Elle demanda :

— Un litre de pinard ? . . . Une tranche de jambon ? . . . Et un yoghourt à l'ananas ?

Elle connaissait les habitudes de son client, un client qu'elle aimait bien parce qu'elle lui trouvait l'air artiste, et qu'il ne ressemblait pas aux gens du quartier : cheminots, Algériens, Espagnols, petits retraités. Et puis, il l'amusait, avec son drôle de chapeau rond aux bords relevés, ses tempes blanches sur un visage jeune, ses cravates bizarres, et cette légère silhouette assez équivoque d'un très vieux jeune homme qui n'en finit pas de mourir. Elle lui parlait comme à une femme (mêlant la cuisine et l'amour) et allait même jusqu'à lui confier ses secrets d'alcôve, aussi simplement qu'elle lui confiait que le yoghourt était de la veille et qu'il ferait mieux d'acheter un camembert . . .

Michel répondit en souriant :

— Non, ma petite Lucette, pas de jambon. Figurez-vous que ce soir, j'ai une envie folle de bouffer des œufs sur le plat !

L'épicière éclata de rire et prit un air de sage-femme :

— Une envie folle ? C'est pas dangereux, au moins ?

D'avoir vécu, jadis, auprès d'un écrivain illustre qui trouvait que les parents sont terribles et écrivait de belles pièces mangées aux mythes, Michel avait contracté un tel dégoût de l'intelligence, que toutes les formes de bêtise, y compris la bêtise épicière, le ravissaient. Il sourit aimablement à l'idiote, et jouant le jeu :

— Dangereux ? On ne sait jamais . . . Le petit facteur rouquin (vous savez, celui qui a le nez en trompette ?) m'a apporté cet après-midi une lettre recommandée. Il a bu un verre de vin dans ma cuisine, il m'a parlé de sa femme qui a un fibrome, on s'est souri pendant un quart d'heure . . . et après, je ne sais plus ce qui s'est passé. Ce petit cochon-là est bien capable de m'avoir foutu enceinte !

Lucette éclata d'un rire strident qui faisait penser à la foire au pain d'épice et à une dinde sur un manège. Il y avait dans l'air une bonne vulgarité poisseuse qui rendait la vie simple et amollissait le cœur.

Soudain, dans la salle de bistrot voisine, il y eut une explosion de rires gras, suivie d'un étonnant silence. Et, comme s'élève le chant d'un violoncelle dans un concerto, une voix grave prononça des mots que Michel ne comprenait pas, mais dont la musique était douce à son oreille. L'épicière prit un air malicieux de guenuche, lança son pousse derrière son épaule et dit :

— C'est votre capitaine ! Il a débarqué hier, et s'est payé un taxi du Havre jusqu'à Rouen, vous vous rendez compte ? Dès qu'il pose le pied sur le plancher des vaches, il dépense tout son fric !

— Mon capitaine ?

Michel simulait un grand étonnement, mais au vrai, un trouble qui n'avait duré qu'une heure et qu'il croyait évanoui, recommençait à grouiller dans son ventre.

— Mais oui, votre capitaine, vous ne vous rappelez pas ? Le marin avec qui vous avez parlé de la mer et de la Bretagne, la dernière fois, qu'il est venu ici . . . oh ! il y a bien six mois !

Son capitaine ? Bien sûr ! Quel étrange souvenir . . . Une rencontre de bistrot, une

sorte d'amitié coup de foudre, oh ! sans rien d'équivoque, car Michel avait cinquante ans et le capitaine devait bien en avoir quarante... Michel revoyait brusquement la belle figure franche et rose, aux traits réguliers, au sourire éclatant, comme le fantôme d'un Spencer Tracy de sa jeunesse. Quel brave type ! Affectueux comme un caniche, droit comme un phare, avec des yeux bleus pleins de voyages et des envols maladroits de mouette qui serait tombée dans une bassine à vaisselle...

Et comment qu'il se souvenait, Michel ! Ils avaient longuement parlé de l'île d'Ouessant, du passage du Fromveur qui fait vomir les petites natures, de la charmante baie de Lampaul, du phare de la Jument... Depuis trente ans, Michel avait tellement la Bretagne dans la peau, qu'il ne pouvait rencontrer un Breton sans tomber amoureux de lui et le déguster comme un coquillage !

Les gueulements recommencèrent dans le bistrot, et Lucette prit un air mystérieux qui lui allait comme un scaphandre à Marlène Dietrich. Penchée sur l'énorme gruyée que ses seins frôlaient, elle murmura :

— Vous ne savez pas ? A peine arrivé, il m'a demandé de vos nouvelles... sans blaque ! Il voulait même vous envoyer une carte postale du Portugal, mais il l'a oubliée sur son bateau. Vous devriez aller lui dire bonjour !

Michel hésita, non qu'il ne mourût d'envie de revoir le marin, mais bien plutôt parce qu'il craignait de le trouver déjà un peu saoul et encadré, sur une table poisseuse, de types qui le dévisageraient sans aménité.

Mais l'épicière blonde, entremetteuse comme la plupart des femmes, n'avait pas attendu la réponse de Michel. Dressée dans l'encadrement de la porte, enveloppée de la fumée des pipes et pareille à la Pythie de Delphes, elle appelait le capitaine dans le tohu-bohu du bistrot.

Et, comme Michel cherchait, parmi une vingtaine de pots de yoghourt, celui qui serait parfumé à l'ananas, il vit apparaître une silhouette à la fois trapue et souple, que son cœur reconnut tout de suite. Le capitaine souriait, toujours frais, toujours rose, avec ses cheveux bien raides en brosse à reluire et deux petits yeux tendres, aussi bleus que des fleurettes des champs. Son front, ses joues étaient sillonnés de fines petites rides qui faisaient penser à un dessin japonais. Agé de quarante ans peut-être, il était frais comme un mousse, beau comme une barque et mélancolique comme un coucher de soleil.

Le marin s'avançait vers Michel, larguant une grosse main brune aux doigts spatulés. L'épicière les regardait tous les deux, avec quelque chose d'égrillard dans son fil de poule.

Mais une Espagnole énorme et flasque venait d'entrer dans le boutique, accablant l'épicière d'un jargon sonore, ce qui permit à Michel de cacher son trouble. Il tendit la main au capitaine qui, à son grand étonnement, le prit par les épaules et déposa deux baisers affectueux sur ses joues. Lucette, qui servait d'un œil et zieutait de l'autre, s'écria en riant :

— Ne vous frappez pas, c'est les manières d'Yves ! Tous les copains qu'il aime bien, il les embrasse. Il a l'air d'un dur, comme ça, mais au fond, c'est un sentimental !

Le sourire du capitaine était si franc, que Michel se mit à rire à son tour, et se sentit à l'aise. Il se trouvait bête d'avoir pu penser à des choses... D'ailleurs, ne venait-il pas brusquement de se souvenir de certaines confidences de la blonde épicière ? Elle prétendait que ce capitaine de pétrolier l'aimait en silence, et que, prenant prétexte d'une vague parenté avec son mari, il ne tirait bordée à Rouen que pour elle, ayant épouse et progéniture dans le Finistère...

— Vous venez prendre un verre ? demanda le navigateur aux yeux bleus.

— C'est que...

— Y'a pas de c'est que ! Venez !

Avec une violence charmante (il semblait déjà avoir pas mal de vent dans les voiles...) le capitaine avait agrippé Michel par la manche comme pour le plonger dans l'Atlantique. Au vrai, il l'entraîna dans le bistrot enfumé où des cheminots,

debouts, gueulaient au comptoir, tandis que d'autres, assis, jouaient aux dominos en buvant du vin rouge.

Les deux hommes prirent place à une table où trois types discutaient le coup à propos d'un match de foot-ball; ils ne prêtèrent aucune attention à ces étranges clients, ce qui surprit agréablement Michel. Il se sentait tout à coup isolé, comme dans une île, avec cet homme trapu dont les yeux bleus le regardaient presque tendrement. Amitié, amitié ... pourquoi suffit-il de quelques grains de folie pour te donner le parfum de l'amour ? Pourquoi certains êtres, que l'on voit chaque jour, demeurent-ils à la porte de notre vie, alors que d'autres, il leur suffit de paraître pour pousser la porte sans vergogne et s'installer dans nos chambres secrètes ?

— J'ai souvent pensé à vous, et je voulais vous écrire, dit le capitaine.

— M'écrire où ? Vous ignorez mon nom et mon adresse !

L'homme plongea vivement la main dans la poche intérieure de sa vareuse; il en sortit un calepin rouge tout écorné :

— Votre nom et votre adresse sont là-dedans, et c'est vous qui me les avez donnés il y a six mois ... Vous avez la mémoire courte !

Et, sans laisser à Michel le temps de répondre, le capitaine continua :

— Sûr que je voulais vous écrire ... mais je suis paresseux, et écrire, ce n'est pas beaucoup mon affaire. Alors, je vous ai envoyé une belle carte du Portugal ... mais elle est restée dans ma cabine !

— C'est dommage, dit Michel, elle m'aurait fait plaisir.

— Je le sais, dit le capitaine, avec un sourire plein de brume. On se rencontre, on se plaît, on se quitte, c'est la vie du marin.

Puis, comme s'il craignait de s'attendrir :

— Mais on se retrouve toujours, et on boit le coup ensemble !

A ce moment, apparut Lucette qui se partageait entre l'épicerie et la buvette.

— Qu'est-ce que vous prenez ? demanda le capitaine. Pour moi, ce sera un Ricard ... le quatrième !

— Donnez-moi une « cuisse de bergère », dit Michel. Il aimait bien ce vin rose pâle dont la couleur évoquait bien plus la cuisse de nymphe que celles des bergères, qui ne sont pas toujours très propres.

Comme au premier jour de leur rencontre, ils se mirent à parler de la mer, de la Bretagne pluvieuse (Michel n'aimait pas le soleil qui le rendait triste) et surtout de cette île d'Ouessant où il était allé en vacances quatre années de suite, et dont il avait la nostalgie.

Hélas ! le capitaine lui apprit que l'Ouxisame du IIIème siècle avant J.C. et l'Axantis de Pline avaient bien changé ! Limmonde progrès y avait installé l'électricité et, au lieu de se faire violer par une traversée qui durait environ quatre heures et mettait ses amants à rançon d'un bon mal de mer, l'île « du dieu qui inspire la terreur » était, désormais, à la merci du premier imbécile venu qui pouvait y atterrir par hélicoptère ...

— Je n'y retournerai jamais, dit Michel. J'aurais trop peur d'abîmer mes souvenirs. Au temps où j'y fus, on entendait, le soir, mêlé au grondement de la mer, le bêlement des innombrables petits moutons espagnols errant en liberté sur la lande ... J'imagine qu'avec cette maudite électricité on ne doit plus entendre que les éructations imbéciles de la radio et les gueulements hystériques d'un Gilbert Bécaud ! Quelle triste chose !

Le capitaine se mit à rire :

— Je ne sais pas, car je passe souvent au large, mais il y a des années que je n'y ai abordé. Tenez, je suis même passé au large de la chaussée de Keller jeudi dernier, et j'ai pensé à vous.

— Quelle blague !

— Si, si, j'ai pensé à vous. Mais la mer était plate comme une limande, et je crois que vous n'aimez que la tempête ?

L'homme avait un sourire amical et moqueur, le sourire de l'homme de la mer qui ne prend pas le terrien au sérieux.

Le temps passait, les Ricard et les Cuisses de bergère aussi, tandis que le capitaine contait de curieuses histoires. Au vrai, il ne devait être capitaine que dans l'imagination de Lucette, car il parlait du capitaine de son pétrolier qui avait pris sa femme à bord, une chipie qui se mêlait de tout, vérifiait la comptabilité d'Yves et emmerdait tout l'équipage. Mieux encore : Yves disait que cette garce était tombée amoureuse de lui; il l'avait trouvée nue, un jour, étendue sur sa couchette . . .

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Michel.

— Ce que j'ai fait ? Dame, je l'ai foutue dehors avec ses frusques ! s'exclama le capitaine. D'abord, elle était moche comme une araignée de mer, et puis, pas d'histoires dans le boulot. Un pétrolier, c'est pas un bordel !

Et, comme la conversation revenait sur Ouessant, Michel eut l'impression que le diable était penché sur son épaule et lui soufflait des mots qu'il prononça d'une voix tremblante :

— A propos d'Ouessant, vous savez que quand j'étais en vacances, j'y ai fait pas mal de gouaches ?

— De quoi ?

— Des gouaches, des tableaux, si vous préférez.

Le marin parut surpris. Puis, comme s'il eût deviné la pensée de Michel :

— Des tableaux d'Ouessant ? Par exemple ! J'aimerais bien voir ça . . .

Il y eut un bref silence, un de ces silences où les lèvres se ferment pour ne plus laisser parler que les yeux. Ceux du capitaine étaient d'un bleu moins pur, comme embruinés par les vapeurs du pastis. Ses épaules carrées se courbaient vers la table et il avait posé sa grosse patte sur la main de Michel.

Sur la main de Michel qui croyait rêver . . . Les bruits du bistrot le ouataient, venus de loin, sur la fumée bleue des cigarettes; pas ivre, mais légèrement étourdi par son quatrième verre de cuisse de bergère, il croyait entendre le froissement amoureux de la mer, et sentait même son odeur. Depuis près d'une heure qu'ils étaient là, à causer, lui et son capitaine de roman-feuilleton, bien au chaud dans cette espèce d'ivresse populacière que provoque un petit bistrot bourré de mâles en sueur, dans un tam-tam de bruits de verres, de jurons et de grasses cochonneries, Michel avait pu sentir monter en lui — tandis que son slip se faisait lourd — un étrange désir mêlé de honte et de crainte . . .

Lui qui n'avait jamais aimé que des jeunes hommes et leur donnait du plaisir comme à une femme, lui qui était très mâle et méprisait la passivité (au point que ses jeunes amants le dégoûtaient toujours un peu, après l'amour) voilà qu'il se sentait fondre comme un sucre sous les regards bleus de ce Breton trapu, qui buvait comme une vache et souriait comme un enfant de chœur. Cet homme n'était plus un marin en bordée : il était la mer, la mer avec ses grognements sensuels, la mer avec la morsure écumeuse de ses vagues sous le ventre, de son ressac excitant; la mer, avec ses coquillages au parfum sexuel et ses phares blancs dressés comme des phallus sur d'étranges rochers en forme de bourses . . .

Michel éprouva brusquement un désir douloureux aussi brutal qu'une attaque de goutte, le désir d'être serré dans les bras du capitaine, de se livrer à lui, de sentir l'odeur de sa peau et de ses cheveux, le désir enfin de connaître l'adorable et cruelle pénitence qu'il a si souvent infligée aux autres, et qu'il a peut-être eu tort de dédaigner . . .

Il s'entendit murmurer, tremblant comme une vieille gazelle :

— Si vous désirez voir mes gouaches, venez chez moi. Ce n'est pas loin; j'habite juste en face, dans les buildings . . .

— Je sais, dit le capitaine. Je sais même que vous habitez au dixième étage et que vous avez une chouette de terrasse qui ressemble à un jardin !

— . . . ?

— C'est Lucette qui me l'a dit.

Puis, se dressant lentement, avec cette nonchalance agressive des types qui ont

fait, depuis longtemps, amitié avec l'alcool, il posa sa patte sur l'épaule de Michel, tout près du cou . . . et dit :

— Allons-y !

*

Que s'était-il passé ? La nuit envahissait la chambre en désordre, que Michel regardait avec mélancolie. Il y avait une vareuse sur la table, à côté d'une bouteille de Bourgogne aux trois quarts vide, et un pantalon de marin étalé en V sur le tapis. A poil sur la couverture rouge du divan (il n'avait gardé que ses chaussettes), son dos et sa croupe dorés comme une petite plage bretonne au soleil, le capitaine ronflait, une main touchant le sol, l'autre glissée sous un coussin dans lequel son visage était enfoui.

Que s'était-il passé ? Exactement le contraire de ce que Michel avait souhaité. Le capitaine était entré, avait distraitement regardé les gouaches, et tout de suite, avait demandé à boire. Puis, il s'était laissé tomber sur le divan, les jambes écartées, découvrant un trouble que les plis grossiers de l'étoffe rendaient plus éloquent. Il semblait que les yeux du navigateur eussent viré du bleu au noir, sa bonne humeur était devenue pâteuse; s'interrompant sans cesse dans son babillage d'homme ivre, il laissait tomber sa tête sur sa poitrine, comme s'il cherchait ses mots sur le tapis . . .

A quel propos le capitaine s'était-il lancé dans un discours fort embrouillé sur les cordages ? Michel ne s'en souvenait plus, mais il revivait étrangement la scène où, s'efforçant de lui expliquer le différence qu'il y a entre un nœud-de-vache et un nœud d'anguille, le capitaine avait fait un geste si brusque que son verre (heureusement vide !) avait roulé sur le tapis. Les deux hommes se précipitent pour ramasser le joli verre en cristal, leurs fronts se heurtent, et voilà qu'ils se retrouvent, le capitaine sur le cul, Michel sur les genoux, son nez frôlant le nez du marin qui le regarde d'un air tendrement hébété.

Michel, que quatre verres de cuisse de bergère et un demi-verre de Bourgogne ont follement excité, sans toutefois le griser, attend. Il attend quoi ? Une rude étreinte qui le ferait jaillir de sa vieille peau . . . des mots d'amour . . . un baiser peut-être ? La folie est en lui, toute nue, avec un immense collier de perles de luxure. C'est la première fois qu'il se sent femme devant un homme, et dans l'enchantement de cette métamorphose il a complètement oublié son âge.

Mais soudain, avec quelle stupéfaction ne voit-il point le capitaine se relever avec une agilité de mousse et se dévêtir en un éclair. Vareuse, chemise, maillot de corps et pantalon volent au vent, et l'homme se jette tout nu sur le divan, où il tombe sur le ventre, les bras raidis de chaque côté du corps, comme des rames . . .

Il ne faut jamais faire attendre le plaisir qui s'offre, et moins encore un marin qui a jeté son foc aux orties . . . C'est ce que pensa Michel qui, oubliant son rêve de féminité, mit immédiatement le cap sur le capitaine dont la conduite ne pouvait guère s'expliquer que parce qu'il était ivre, et comme disent les matelots : « entre la vergue et le hauban ».

*

Vers onze heures du soir, le capitaine s'est réveillé, frais comme un petit maquereau de Dieppe. Enfoui dans un fauteuil, sa chienne maltaise sur ses genoux, Michel lisait «L'exilé de Capri » de Roger Peyrefitte, ce livre adorablement rose et rosse, pareil à un sourire triste caché sous une voilette, et dans lequel l'amour « qui ose dire son nom » écoute les tendres airs de flûte d'un humour qui n'ose pas montrer ses larmes.

Le capitaine Yves s'est rhabillé silencieusement, souriant à Michel qui ne savait que dire.

Au moment de partir, il a soulevé la bouteille de Bourgone, a fait mine de la porter à ses lèvres, puis l'a reposée sur la table en haussant les épaules. Et, comme Michel était debout devant lui, l'homme s'est penché et lui a collé deux gros baisers de frère sur les joues, comme au bistrot. Michel avait envie de pleurer, comme si son

meilleur copain venait de lui faire faire une énorme connerie. Alors, il a regardé le brave homme aux yeux bleus, aux joues roses, aux cheveux en brosse à reluire, et a murmuré simplement :

— Pourquoi ?

Le Breton a souri, et son sourire était immense et triste comme la lande, avec les charmantes petites fleurs d'ajoncs de deux dents en or :

— Pourquoi ? Est-ce qu'on sait ? J'en avais envie depuis longtemps, et ça ne s'était jamais trouvé. A mon âge, vous pensez ! Mais vous, vous êtes si causant, si doux... que dès le premier jour où on a bu le coup chez la Lucette, l'envie m'a repris de goûter à la chose... Oh ! pas tellement par vice, ma Doué, mais parce que...

— Parce que quoi ?

Le capitaine a hésité, butant sur des mots difficiles à dire, sur des pensées qui filaient entre ses lèvres comme des anguilles. Il avait l'air complèment dans la hune. Mais, sachant qu'il ne reverrait jamais cet homme (et son cœur en saignait déjà) Michel a insisté :

— Pas par vice ? Alors, pourquoi ?

Et, comme on se jette à l'eau, le capitaine a lancé tout à trac :

— Parce que les femmes, c'est bon pour la chose... mais c'est pas *amitieux*, c'est pas tendre. Pour bien faire, faudrait trouver une femme qui soit un bon copain là et là (il montrait son front et son cœur) et qui redevienne femme à partir de là... (il avait posé sa main sur sa braguette, avec un gros rire). Mais ça, c'est aussi impossible que d'aller cueillir des noisettes sur le phare de la Jument ! Allons, au revoir, et à demain matin peut-être chez la Lucette ? Je prends le train de midi, on aura le temps de boire un verre.

Michel a accompagné Yves jusqu'à la porte de l'ascenseur, et en rentrant dans sa chambre, il a découvert que là où les brunes cuisses du marin avaient creusé leur joie, la couverture rouge du divan était humide. Avec une petite éponge, il a nettoyé la tache éloquente, tandis que d'autres taches fleurissaient sa chemise : mais c'étaient des taches de larmes.

*

Chronique des Livres

A l'entrée de cette chronique, arrêtons-nous d'abord chez le concierge. Je veux parler du nouveau livre de Roger Peyrefitte : « L'exilé de Capri » [1]). Dans un bref avant-propos, restrictif et comme embarassé, Jean Cocteau nous recommande de « ne pas lire ce livre sous l'angle du scandale ». Conseil difficile à suivre, alors que tout le livre n'est qu'une apologie du scandale et le minutieux journal d'une existence volontairement, laborieusement scandaleuse. Entreprendre la biographie du baron d'Adelsward-Fersen était une gageure pour amateur de scandale, de styles décadents et de plaisirs caricaturaux. Qu'un procès pour détournement de mineurs ait très modérement puni ce jeune homme d'excellente famille, malheureusement trop riche, que sa rancœur contre la société l'ait exilé à Capri afin d'y revivre les orgies de Tibère, cela ne ferait qu'un mince prétexte de roman, mais encore vaudrait-il quelque chose à condition que le personnage soit humain. Rien de tel dans le cas du pauvre Adelsward. C'est bien le plus stupide, le plus médiocre, le plus sottement vaniteux des héros de roman. Il condense en les exagérant les pires traits que l'on puisse rencontrer d'une certaine époque, d'un certain milieu et de certaines mœurs. Ses prétentions littéraires relèvent du plus mauvais amateurisme, son orgueil le rend capricieux et obtus, engoncé de morgue, ses sentiments ne sont qu'un alliage de sentimentalité bêtifiante et de curiosités malsaines. Il n'a même pas l'excuse d'une franche sensualité. Enfin, vous le voyez, ce n'est qu'un mannequin odieux et ridicule. Semblable personnage a-t-il pu exister tel que nous le décrit Monsieur Peyrefitte ? Vraisemblablement pas sans le